

# PRÉSENTATION

**Samia Kassab-Charfi**

Professeur de Littérature à l'Université de Tunis

Dans la mythologie des Antilles, dans ce sacré recomposé où bestiaire fantastique et figures tutélaires des Ancêtres se côtoient, le mytheme de Man Dlo occupe une place à part. Héritées des Afriques originelles, génies des forêts et des eaux, êtres surnaturels protecteurs et pourvoyeurs de grandes consciences, les Man Dlo sont Femmes. Cette féminité les rend mères, non seulement de l'ensemble de la communauté, si longue à trouver la densité heureuse de son rassemblement, mais aussi de chaque morceau, chaque arbuste, chaque puissance aquatique – faune ou flore – qui vit au cœur des règnes humides où commence l'immémoriale Vie.

Émile Eadie a longtemps fréquenté ces densités des Natures irréelles, ces figures des mythes. Il est physicien. Explorateur des infinitésimales émotions du vivant, scrutateur de leurs grands paradoxes. Les questions restées sans réponse, les mystères inassouvis, il les connaît, qui l'ont doucement mené sur les rives du Continent d'en face : l'Histoire. Spécialiste de l'Histoire des Antilles, il ouvre ici la Porte des Allégories. Ni esprit « petit père des peuples » ni Négritude autoproclamée, mais hommage constant, inquiet, questionnant et curieux, du mythe féminin, qui sous-tend l'Homme. Le Détour est exemplaire, car il montre un scientifique qui ne consent pas, ne signe pas résignation, mais porte haut la voix pour décliner sa propre compréhension de nos petites genèses, si petites au regard des grands

Apologues de la nature. L'invention verbale, la constante vigilance à dire qu'il existe une visibilité – et une lisibilité – nègre du monde font de ce livre une puissante introduction créole au monde. La « leçon de choses » annoncée est d'abord celle d'un écrivain, un vrai.

Mais la quête est permanente, incessamment elle ratisse ; elle ne se contente pas des styles cossus des genres, des signes codés des corporations. Eadie déshabille la parole chercheuse ; va au mot vrai, raide – à la *parole magmatique*. La seule concession qui soit faite, c'est à l'infinie poésie des choses : sources, périples où le géographe pèlerin revisite l'ombre ensoleillée du monde, eau-forte où ce monde est redessiné : *l'eau de la rivière, burin du sculpteur à la mesure du tendre ou du dur de la roche de terre*. Pour lui, l'écriture est *fouille-ment* : l'auteur veut expliquer, comprendre, fréquenter les bassins, les venelles, les faveurs fluviales, les aridités subies, malédictions cycloniques et peaux de sécheresse. Tous les lieux du monde, Asies et Amériques, Continents et Archipels ; les communs et les inconnus, nouvellement découverts par le mot qui se pose sur la chose comme un premier baiser, tous sont égrenés. *L'eau de la rivière est le fleuve du mouvement du monde, ses alluvions sont les peuples métissés*. L'écriture, le récit d'Émile Eadie est une écluse soucieuse d'assurer le bon déroulement du monde. Vigilante aux eaux qui dévalent.

Et sa voix impénitente dénonce les injustices, les apartheids maintenus, les nudités des peuples, les dépouillements caractérisés. Du coup, les géographies deviennent soudain des allégories des dominations, des métaphores des invasions. Au passage (du milieu), l'historien nous rappelle le goût amer du sucre aux Amériques et dans la Caraïbe, il plonge dans les macabres cales des bateaux du XVI<sup>e</sup> siècle, avant que *Le Calebassier* ne vienne faire le lien entre Caraïbe et Afrique. La profonde poésie de cette évocation des passerelles, des traits d'union, des branches qui semblent avoir survolé

l'Atlantique et trouvé leurs jumelles, l'histoire des Calebasses et des premiers instruments de musique – à même la lèvre, à même l'âme – sont là. Nous écoutons, ravis. Émile Eadie sait que ces transmissions, au fond, ne sont pas faites ; qu'il y aura des amnésies, des plages entières de disparition historique.

Son inquiétude est réelle. Aussi va-t-il droit au recueil compulsif des traces de culture, attentif aux *vibrations du monde*, aux gestes antérieurs à l'art, pour nous en rendre témoignage. Son œuvre en effet ressortit pleinement à ce que l'on nomme littérature de témoignage. *Un nèg c'est un sièc*. Et, entre les océans, coule, comme l'eau de la rivière, *la Parole perdue*, puis *retrouvée*. L'auteur nous fait ainsi assister à la fin d'un monde, à la mort du *vieil homme canne*. Car *la canne à sucre est mère de ce peuple*, et le vieil homme a fini par marronner comme l'Esclave vieil homme de Patrick Chamoiseau. Là réapparaît l'antique sagesse : celle de *Man Dlo*. Et quand les vieilles énergies déclinent, il ne reste assurément que l'énergie de l'eau de la rivière, celle de Man Dlo.

Hommage rendu à la Grand-mère immémoriale, *Man Dlo* est aussi un écrit sur l'art. On y lit une poétique, le désir fort de comprendre ce qui mène et vrille l'esprit des artistes, les différences entre le danseur et le sculpteur telles qu'un physicien peut les pressentir, l'énergie fluant dans les corps des hommes et la matière : *Les citoyens dansèrent jusqu'au début du chasser de la nuit par le soleil du jour suivant*. Aux limites extrêmes de la fiction réaliste, le livre est familier ; il sait être intime et dans le même temps reposer la question générale des définitions de l'énergie – *Aussi toute énergie peut transformer*. Lire *l'Univers c'est suivre l'énergie*. Les rencontres aussi sont transformation : l'eau de la rivière rencontrant Marcus Garvey, théoricien de la Négritude, *grand Jamaïcain qui avait quitté son pays à l'âge de vingt ans pour connaître l'Angleterre*.

Le symbole est fort. Toute une philosophie de la transplantation reconduit alors le thème végétal, le déracinement, l'envolée des racines ancestrales. Tout se passe toujours, dans les Amériques, entre ce que Glissant appelle « le pays rêvé » et le « pays réel ». Il faut donc *se nourrir des forces les plus donneuses d'énergie et les plus dynamiques*. Une autre grande rencontre de Man Dlo : celle du Mahatma Gandhi. Elle est le prétexte d'un hommage à la philosophie de la non-violence et à cette bienheureuse douceur d'être qui mène au noyau galvanisant de la vie : *l'assurance tranquille, séculaire de l'Inde*. Émile Eadie est soucieux de cueillir chaque évènement, chaque avènement : le moment où les choses se nouent. Il fait le guet, remonte le long de la silencieuse torsade de deux destins, comme cette *rencontre du Nègre et de l'indien préparée depuis la vallée du Nil*, rencontre qui *se féconde dans la terre de la Caraïbe pour donner demain ce que sera ce peuple*. Si les épisodes historiques sont toujours vus à travers le filtre d'une conscience très subjective, les témoins perpétuels, les Eaux, les montagnes, les mornes, l'ombre pudique des négrillons à travers les mangroves sont là pour attester l'écho pesant de cette Histoire sur les peuples engagés-là, dans cette aventure. La route est extraordinairement serpentée, et longue, Man Dlo, *à la manière d'un serpent lové, enjamba l'Océan Atlantique pour se blottir dans le Golfe du Mexique et dire bonjour au Mississippi et redescendre à la rencontre de l'Amazone en s'appuyant, comme pour ne pas se cogner, sur les roches du petit doigt de l'Amérique du Nord qui lui montre l'Amérique du Sud*.